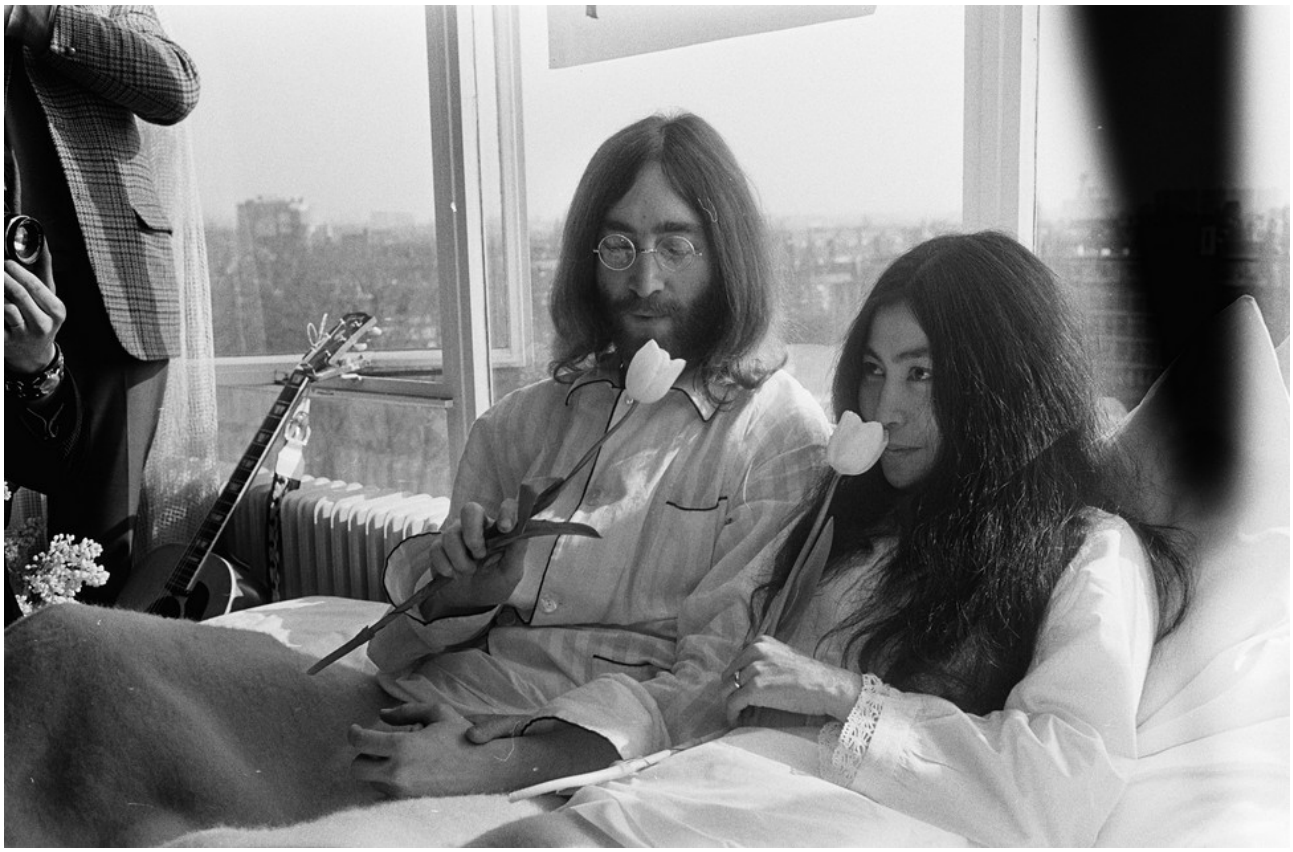
Le nihilisme mou du *Imagine* de John Lennon



En 1971, John Lennon nous demandait d'imaginer un monde « sans paradis, » (*no heaven),* « sans enfer » (*no hell*), « sans religion » (*no religion*) et « rien qui mérite de tuer ou de mourir. » (*nothing to kill or die for*).

Trente-six ans plus tard, le piano sur lequel il a écrit cet hymne iconique, s'embarquait pour « un road trip symbolique pour la paix » qui l'a emmené sur des sites de violence et de persécution à travers le monde. Telle une sainte relique, l'instrument a voyagé du théâtre Ford, à Waco, à Auschwitz en passant par la Tour de Londres, comme si sa simple présence pouvait, d'une manière ou d'une autre, guérir le monde et inaugurer l'utopie de Lennon.

De nos jours, *Imagine* a totalement remplacé le crédo de Nicée en tant que déclaration de foi officielle du monde occidental. La grande vertu, c'est la tolérance, définie non pas dans le sens libéral classique de la non agression, mais comme un impératif de se confesser de sa bouche et croire au fond de son cœur que toute croyances et styles de vie sont valables de manière égale. Sauf, bien sûr, ceux qui sont considérés comme « jugeant de façon catégorique. » Tout ce qui entrave le progrès de l'auto-expression personnelle en tant que fin en soi doit dégager.

Dans l'univers de Lennon, on peut croire à ce qu'on veut du moment que l'on y croit pas trop sincèrement. Toute personne en qui « le dogme vit bruyamment » va vite découvrir, comme le juge Amy Coney Barrett lors de ses audiences de confirmation, qu'ils sont considérés comme une menace pour le fatras insipide de la société pluraliste. Le déni de tout dogme est le seul dogme qui subsiste, et il aura sa propre Inquisition.

Ce que l'ancien Beatle n'a pas compris, c'est qu'un monde avec « rien qui mérite de tuer ou de mourir, » est un monde sans aucune raison de vivre. Il aurait soumis nos crédos individuels à une « fraternité humaine » amorphe, mais ce concept-là n'est pas aussi simple qu'il en a l'air. Tout d'abord, nous devons nous poser des questions telles que : « Pourquoi la vie humaine a une valeur ? » ou « A quoi ressemble l'épanouissement de l'homme ? » Ce sont, à coup sûr, des questions théologiques auxquelles on peut répondre uniquement par une sorte d'idéal transcendant - appelez le « le paradis » si vous voulez - qui est, par définition plus valable que n'importe quelle vie humaine. Une croyance pour laquelle on n'a pas la volonté de tuer ou de mourir est une croyance trop faible pour fournir l'énergie vitale nécessaire à maintenir la civilisation. De manière judicieuse, un commentateur a appelé la chanson « l'antithèse d'un appel aux armes. » Combien de temps Lennon a imaginé que son utopie durerait si aucun de ses

citoyens n'avait la volonté de prendre les armes et risquer leurs vies pour la défendre ?

Dans sa pièce de théâtre de 1953, *Les sorcières de Salem*, Arthur Miller dépeint un dogmatisme religieux dans ce qu'il a de pire, mais même là, il a la sagesse de rejeter le genre de nihilisme mou à la Lennon. Vers la fin de la pièce, le révérend Hale, horrifié par les souffrances que son zèle a causé, utilise un langage qui anticipe de façon étrange *Imagine* lorsqu'il enjoint la femme de John Proctor de sauver la vie de son mari en le convainquant de faire une fausse confession de sorcellerie.

« Ne vous attachez pas donc pas à des principes si ces principes doivent faire couler le sang. C'est justement une loi trompeuse que celle qui nous conduit au sacrifice. La vie est le plus précieux des dons de Dieu, et rien ne donne le droit à personne de l'ôter à un être. Je vous en prie, femme, insistez pour que votre marie avoue. Laissez-le mentir. Ne tremblez pas devant le jugement de Dieu, car il se peut que Dieu punisse les menteurs, mais Il sera sans miséricorde pour ceux qui auront fait abandon de leur vie par orgueil »

Heureusement, Miller refuse de donner du crédit à cette sur-correction. La femme de Proctor, rejette les mots de Hale en tant qu' « argument du diable, » et Proctor monte courageusement sur le gibet avec une conscience claire.

Dans ses *Letters to a Diminished Church*, Dorothy L. Sayer révèle le caractère réellement infernal de cet « argument du diable » quand elle évoque le péché mortel de la paresse - ou acédie - qui dans ce monde se fait appeler tolérance ; mais en enfer s'appelle désespoir (...) c'est le péché qui ne croit en rien (...) ne hait rien (...) vit pour rien, et demeure en vie uniquement parce qu'il n'y a rien pour lequel on mourrait. »

Dorothy L. Sayers > Quotes > Quotable Quote (?)

"The sixth deadly sin is named by the church acedia or sloth. In the world it calls itself tolerance; but in hell it is called despair. It is the accomplice of the other sins and their worst punishment. It is the sin that believes in nothing, cares for nothing, seeks to know nothing, interferes with nothing, enjoys nothing, loves nothing, hates nothing, finds purpose in nothing, lives for nothing, and remains alive only because there is nothing it would die for. We have known it far too well for many years. The only thing perhaps that we have not known about it is that it is a mortal sin."

— Dorothy L. Sayers, Letters to a Diminished Church: Passionate Arguments for the Relevance of Christian Doctrine

« Le sixième péché mortel est appelé ainsi par l'Église acédie ou paresse. Dans le monde, il se fait appeler tolérance ; mais en enfer il s'appelle désespoir. C'est le complice des autres péchés et leur pire punition. C'est le péché qui croit en rien, ne se soucie de rien, ne cherche à savoir rien, interfère avec rien, jouit de rien, n'aime rien, hait rien, trouve un but dans rien, vit pour rien, et reste vivant uniquement car il rien qui vaille le coupe de mourir pour lui. Nous le savons que trop bien depuis des années. La seule chose sans doute que nous ignorons à son sujet, c'est que c'est un péché mortel. »

la paix éternelle exige le triomphe absolu d'un bien transcendant, c'est à dire le « paradis, sur le mal. Un monde qui refuse « de haïr ce qui est mal et de s'accrocher à ce qui est bien, » (Romain 12:9) sera peuplé par des hommes sans envergure et rongés par l'acédie. Si nous suivons le conseil de Lennon et « imaginez qu'il n y a pas de paradis, » nous nous retrouverons bien vite en enfer.

Grayson Quay

0-6AGL
Contributor △

4 years ago

The world described in this song to me sounds sad and lonely. I interpret the line “nothing to kill or die for” to mean something along the lines of “nothing *worth* killing or dying for,” which I find to be a rather depressing prospect. If you have nothing worth dying for, do you really have anything worth living for? Conflict is messy, and of course not desirable, but it keeps the world moving forward. If the world had no religions, no countries, and no needs, then what would be the point of anything? What would there be to strive for? The world Lennon describes sounds, to me, uninspired, passive, and bored with itself.

« Le monde qui est décrit dans cette chanson me paraît triste et solitaire. J’interprète la strophe « rien pour qui on tue ou on meurt» ainsi : cela veut dire plutôt « rien qui ne mérite qu’on tue ou qu’on meurt, » que j’estime plutôt être une perspective déprimante ; Si nous n’avons rien qui mérite qu’on tue ou qu’on meurt pour lui, a-t-on quelque chose qui mérite qu’on vive pour lui ? Les conflits sont facteurs de désordre, et bien sûr ils ne sont pas souhaitables, mais ils permettent au monde d’avancer. Si le monde n’a pas de religions, ni pays, ni besoins, alors quel est le sens de quoi que ce soit ? Le monde que Lennon décrit me paraît, sans intérêt, passif et ennuyé par lui-même »

Source : Intellectual Takeout

Les paroles d’Imagine sont simples à l’extrême, elles sont doute été conçues sans doute pour toucher le maximum de personnes possible dans le monde. C’est un texte que j’arrivais à comprendre sans problème à l’époque où j’étais au collège. NdlT

https://youtu.be/ynI3aygOTYo?si=XFAGZz_Y5dPpRkTy&t=40